

Sébastien Albertelli
Julien Blanc
Laurent Douzou

La lutte clandestine en France

*Une histoire de la Résistance
1940-1944*

LA LIBRAIRIE
DU XXI^e SIÈCLE

SEUIL

LA LIBRAIRIE DU XXI^e SIÈCLE

Collection
dirigée par Maurice Olender

Sébastien Albertelli, Julien Blanc
et Laurent Douzou

La lutte clandestine en France

Une histoire de la Résistance
1940-1944

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-02-140127-1

© Éditions du Seuil, avril 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

à
Jean-Louis Crémieux-Brilhac (1917-2015),
Pierre Laborie (1936-2017),
Jean-Pierre Vernant (1914-2007).

Introduction



Entrons dans cette histoire avec deux visages choisis parmi une foule d'autres possibles. À gauche, Marc Bloch (*Narbonne*), arrêté le 8 mars 1944 sur le pont de la Boucle à Lyon et fusillé le 16 juin, à quelques jours de son cinquante-huitième anniversaire. À droite, Pierre Hespel (*Charlot*), arrêté le 28 juillet 1943, à Lyon lui aussi, un mois après son dix-huitième anniversaire, déporté à Dachau et rentré de déportation. Le premier, professeur à la Sorbonne, historien de réputation internationale, était depuis 1943 l'un des dirigeants des Mouvements unis de la Résistance de la région Rhône-Alpes. Le second, titulaire d'un simple certificat d'études primaires, encore apprenti, passé de Roubaix en zone Sud en 1942 et installé à Lyon, était agent de liaison à temps plein du centre dirigeant du mouvement Libération. Malgré un écart d'âge de quarante ans, en dépit de positions qui les situaient aux deux bouts de l'échelle sociale,

ces deux hommes ont en commun d'avoir pris tous les risques dans la Résistance. Le premier reste une figure connue et célébrée du combat clandestin. De son côté, bien qu'il ait par la suite dirigé un réseau de soutien aux insoumis et aux déserteurs, Jeune Résistance, pendant la guerre d'Algérie et milité dans la mouvance soixante-huitarde, le second est demeuré inconnu et s'est toujours parfaitement accommodé de cet anonymat jusqu'à son décès en 2003.

Les lier l'un à l'autre par l'artifice de deux photos disposées en vis-à-vis, c'est d'emblée mesurer l'étendue de la palette résistante et sa déroutante complexité. Les grilles d'analyse communes – âge, origine, profession, affiliations politiques... – peinent à rendre compte de ce que fut, pour ses actrices et ses acteurs, cet engagement. Pour s'en convaincre, il suffit de lire l'avant-propos de Georges Altman, ancien dirigeant de Franc-Tireur, à l'édition originale de *L'Étrange Défaite* (1946) dans lequel il relate les circonstances du recrutement de Marc Bloch :

Je revois encore cette minute charmante où Maurice, l'un de nos jeunes amis de la lutte clandestine, son visage de vingt ans rouge de joie, me présenta sa "nouvelle recrue", un monsieur de cinquante ans, décoré, le visage fin sous les cheveux gris argent, le regard aigu derrière ses lunettes, sa serviette d'une main, une canne de l'autre ; un peu cérémonieux d'abord, mon visiteur bientôt sourit en me tendant la main et dit avec gentillesse : Oui, c'est moi le « poulain » de Maurice...

C'est donc un jeune étudiant, Maurice Pessis, *alter ego* de Pierre Hespel, qui recruta Marc Bloch. Ce dernier dut ensuite comme tout le monde faire ses preuves pour gravir les échelons dans la Résistance. Les cartes avaient été à ce point rebattues qu'un gamin pouvait avoir pour « poulain » une sommité académique qui avait l'âge d'être son grand-père. C'est à travers de tels

détails que la singularité du monde souterrain de la Résistance se dévoile parfois, sans qu'on soit jamais certain de bien l'interpréter.

D'une certaine façon, la prise en compte de cette situation foncièrement inhabituelle en temps ordinaire mais assez commune dans l'univers clandestin nous a dicté la manière de concevoir notre récit. La Résistance constitue un objet d'étude déconcertant parce qu'elle se dérobe constamment aux efforts de ceux qui tentent de la saisir. Comment reconstituer une histoire souterraine et volatile dont les protagonistes ont déployé des trésors d'ingéniosité pour effacer les traces de leur action au fur et à mesure qu'elle se déroulait ? Pour cerner cette vie menée dans le plus grand secret, il faut rester à l'affût des moindres indices qui se nichent dans les parcours individuels.

C'est bien parce que nous mesurons la difficulté d'une pareille entreprise que nous l'avons tentée en cordée, à trois compagnons aux compétences et aux trajectoires différentes. Nous ne nous sommes pas réparti la tâche en assignant à chacun le soin de rédiger seul un certain nombre de chapitres. Nous avons cherché un mode original d'élaboration et d'écriture. Cet ouvrage est une œuvre collective, écrite à plusieurs mains, longuement discutée et maintes fois remaniée au fil des ans.

Une telle démarche supposait une forte communauté de vue reposant sur quelques principes. Le premier tient au choix d'un récit aussi simple que possible, sans appareil critique, même s'il est étayé par une masse de publications envers lesquelles nous sommes en dette. Voilà plus de soixante-dix ans que la recherche historique travaille sur la Résistance et d'excellentes études ont vu le jour au fil de ces décennies. Nous nous en sommes nourris pour tenter de broser un panorama reflétant la réalité des faits et des évolutions, sans viser l'exhaustivité.

Le deuxième principe qui nous a guidés a été d'épouser la trame chronologique de la période. Ce choix – qui peut paraître couler de source – permet de prendre en compte la densité très singulière du temps clandestin. Courtes à l'échelle historique,

ces quatre années ont connu des évolutions fulgurantes que seule une attention permanente au cheminement des événements permet de mettre en lumière. Pour éviter au lecteur d'être ballotté comme un bouchon de liège au fil de la chronologie, sans points de repère ni respirations, nous avons, à intervalle régulier, ménagé une pause en effectuant une sorte d'arrêt sur image et en proposant une synthèse provisoire. L'été 1941, l'automne 1942 et l'été 1943 s'imposent comme des moments clés qui permettent de faire le point.

Notre troisième parti pris a été de ne pas considérer la Résistance isolément, de ne pas nous résoudre à décrire par le menu le cheminement de ses organisations et de ses instances sans les ancrer dans la société du temps. Nous pensons établi que la Résistance, d'un bout à l'autre de la période, fut l'affaire d'une minorité. Longtemps marginale, cette minorité le fut toutefois de moins en moins au fil du temps dans la mesure où elle put tirer parti d'un ancrage social de plus en plus fort.

D'où le quatrième principe qui nous a servi de fil d'Ariane. S'il faut discerner une singularité dans cette histoire qui, à certains égards, ressemble à beaucoup d'autres – par le volontariat de ses protagonistes, par le caractère entier de leur engagement, par les solidarités nouées au cœur d'une action dangereuse –, c'est bien celle de son essence clandestine qui s'impose. La clandestinité induisait une rupture totale avec tout ce qui avait précédé. Soumis à un danger permanent, le monde souterrain de la Résistance ne cessait d'inventer son action, sans modèle auquel se raccrocher. Cet univers enfoui et invisible a généré des expériences d'une extrême variété tout en exposant tous les protagonistes, où qu'ils aient œuvré, à des risques identiques et mortels. Ce constat explique que nous ayons délibérément mis l'accent sur les pratiques clandestines pour comprendre ce que vivre en Résistance pouvait impliquer et signifier. C'est pourquoi nous avons choisi de nous extraire de la chronologie, le temps de deux chapitres, pour examiner la Résistance sous

un angle anthropologique et tenter d'énoncer les règles de vie des clandestins et d'approcher les représentations à l'œuvre au sein du monde souterrain. En outre, chaque chapitre s'ouvre sur un document visuel – une photo d'identité, une feuille clandestine, une scène publique ou privée... – qui illustre une facette de la réalité de cette histoire, saturée de représentations mais si pauvre en illustrations. Même si la nature de la lutte clandestine rend la chose difficile, nous avons essayé d'observer la Résistance sous différents angles pour comprendre l'étrangeté de son fonctionnement, de ses sociabilités et de ses modalités d'action. Dans toute la mesure du possible, nous avons essayé d'incarner cette histoire en retraçant les bribes d'itinéraires d'acteurs, connus ou inconnus.

« C'est une histoire d'hommes qui ont fait de leur mieux. » Sous la plume de Pascal Copeau, un des principaux dirigeants de la Résistance intérieure, la formule, toute de modestie, visait juste mais n'épuisait pas la réalité des choses. Cette histoire complexe soulève des questions de fond auxquelles nous avons essayé d'apporter des éléments de réponse. Comment la Résistance a-t-elle vu le jour ? Comment s'est-elle développée en prenant conscience de ce qui la définissait : être « un acte volontaire, non conformiste et dangereux » (Maurice Agulhon) ? Comment a-t-elle été vécue au ras de la quotidienneté clandestine ? Comment graduellement un véritable État clandestin est-il parvenu à voir le jour ?

Inventer la Résistance
(juin 1940-été 1941)

Face à l'abîme



Automobiles surchargées et arrêtées sur le bas-côté, charrette encombrée d'objets hétéroclites tirée par un cheval et guidée par une femme à pied, route embouteillée... Cette photographie retrouvée dans les archives allemandes saisit sur le vif la fuite éperdue de millions de personnes en proie à la panique au moment de la débâcle française de mai-juin 1940. Elle illustre le point de départ de cette histoire : la foudroyante et humiliante défaite que la France subit en six semaines de campagne. Elle souligne aussi qu'on ne saurait, sans en méconnaître la profondeur, réduire ce qui se produit alors à une simple défaite militaire. On ne saurait comprendre la poussière d'initiatives individuelles qui vont surgir dès le lendemain de la défaite sans camper le désarroi d'un peuple que l'événement laisse littéralement sidéré. La société

française dans son ensemble atteint, au terme des semaines éprouvantes de la bataille de France – dont le maréchal Pétain tire les conséquences à sa manière en sollicitant un armistice dans la nuit du 16 au 17 juin –, « un niveau de décomposition indescriptible » (Pierre Laborie).

L'incroyable défaite

La défaite qui survient après les mois d'attente de la « drôle de guerre » est évidemment à la racine de cet affaissement. Mais il s'agit en réalité de beaucoup plus que cela. Dans l'autopsie du désastre qu'il pratique, entre juillet et septembre 1940, Marc Bloch évoque le « plus atroce effondrement de notre histoire ». À chaud mais froidement, cet historien rigoureux pose un diagnostic sur la défaite militaire, bien sûr, mais aussi sur la déroute politique et morale qui l'a accompagnée, accélérée et amplifiée. Il ne convoque pas par hasard cette notion d'effondrement. En réalité, l'édifice qu'on croyait solide était totalement vermoulu, au point qu'il s'est proprement désintégré sous les coups de boutoir de la Wehrmacht. On avait posé le même diagnostic après la défaite de 1870 et on avait cru en avoir tiré les enseignements. Soixante-dix ans plus tard, alors que la République avait entre-temps surmonté victorieusement la cruelle et longue épreuve de la Grande Guerre, la défaite de 1940 lui porte le coup de grâce. *L'Étrange Défaite* de Marc Bloch n'est pas seulement la dissection d'un désastre, c'est aussi le constat désolé d'une situation d'extrême détresse : « Nous nous trouvons aujourd'hui dans cette situation affreuse que le sort de la France a cessé de dépendre des Français » qui ne sont plus que « des spectateurs un peu humiliés ». Certes, il y a chez le médiéviste la volonté de croire que « les ressorts profonds de notre peuple sont intacts et prêts à rebondir ». Au terme d'une analyse qui n'épargne personne, à commencer par lui-même,

il forme un vœu qui atteste combien, dans son for intérieur, le vaincu qu'il est n'a pas rendu les armes : « Je souhaite, en tout cas, que nous ayons encore du sang à verser : même si cela doit être celui d'êtres qui me sont chers (je ne parle pas du mien, auquel je n'attache pas tant de prix). » Mais il y a mieux : en un sens, si le médiéviste ne doute pas que le pays finira par se relever un jour, il ne doute pas non plus que « l'ombre du grand désastre de 1940 n'est pas près de s'effacer ». Ce qui revient à dire que rien de ce qui s'édifiera dès lors n'aura de signification sans prendre en compte l'effarante débandade originelle. Ce n'est donc pas la défaite *stricto sensu* qui générera un refus mais bel et bien l'effondrement qui l'a accompagnée et suivie.

On retrouve un même état d'esprit chez le colonel Charles de Gaulle. Le 16 mai, à la tête d'une division cuirassée nouvellement créée, alors qu'il prépare une des rares contre-attaques réussies de la campagne de France, celui-ci parcourt les environs de Laon. Dans ses *Mémoires de guerre*, il se décrit comme à la fois révolté et galvanisé par le triste spectacle qui s'offre à lui :

Alors, au spectacle de ce peuple éperdu et de cette déroute militaire, au récit de cette insolence méprisante de l'adversaire, je me sens soulevé d'une fureur sans bornes. Ah ! C'est trop bête ! La guerre commence infiniment mal. Il faut donc qu'elle continue. Il y a, pour cela, de l'espace dans le monde. Si je vis, je me battraï, où il faudra, tant qu'il faudra, jusqu'à ce que l'ennemi soit défait et lavée la tache nationale. Ce que j'ai pu faire, par la suite, c'est ce jour-là que je l'ai résolu.

On pourrait objecter que le mémorialiste de 1954 reconstruisait les choses à son avantage. Il ne fait toutefois aucun doute que si le sort des armes lui apparaît très tôt jeté, à lui comme à de nombreux observateurs avertis, le désordre qui pointe ne peut être accepté comme un fait accompli et irrémédiable.

En réalité, personne n'a anticipé la force du courant qui emmène à la dérive gouvernement, institutions, forces politiques et syndicales jusqu'au point d'arrêt que constitue le 16 juin, c'est-à-dire le remplacement de Paul Reynaud par Philippe Pétain à la tête du gouvernement. Arrivé à Bordeaux la veille au terme d'une errance pathétique de château en château, éloigné de Paris que les Allemands ont occupé sans coup férir le 14 juin, ledit gouvernement a totalement perdu le contrôle de la situation : « L'exode du gouvernement baigne dans celui de tout un peuple » (Henri Michel). Tout cela s'inscrit, en effet, sur fond d'une panique dont l'expression la plus spectaculaire est l'exode de populations civiles fuyant dans un désordre inouï l'avance allemande. Revenant dans un récit, significativement intitulé *Premier Combat* et rédigé au printemps 1941, sur les journées qu'il a vécues entre les 14 et 18 juin 1940 à Chartres en qualité de préfet d'Eure-et-Loir, Jean Moulin dépeint une ville submergée par la foule des réfugiés du Nord, puis vidée de ses habitants au point qu'il n'en reste que 800 le 17 juin quand ils étaient 24 000 quelques jours plus tôt. Désolant tableau qui frappe suffisamment les esprits pour que, dans son discours du 17 juin affirmant qu'il faut « cesser le combat », le maréchal Pétain juge bon d'exprimer compassion et sollicitude « aux malheureux réfugiés qui, dans un dénuement extrême, sillonnent nos routes ». De fait, on estime que 8 à 10 millions de Français ont pris part à cette effarante fuite en avant.

L'armistice ou la République répudiée

C'est dans ce contexte très sombre que s'opère le bouleversement politique et institutionnel survenu entre le 17 juin et le 10 juillet 1940. Le nœud de l'affaire est évidemment la décision capitale de Philippe Pétain de mettre fin aux combats en choisissant la solution d'un armistice plutôt que celle d'une

Georges Perec, *Vœux*.
 Georges Perec, *Je suis né*.
 Georges Perec, *Cantatrix sopránica L. et autres écrits scientifiques*.
 Georges Perec, *L. G. Une aventure des années soixante*.
 Georges Perec, *Le Voyage d'hiver*.
 Georges Perec, *Un cabinet d'amateur*.
 Georges Perec, *Beaux présents belles absentes*.
 Georges Perec, *Penser/Classer*.
 Georges Perec, *Le Condottière*.
 Georges Perec, *L'Attentat de Sarajevo*.
 Georges Perec/OuLiPo, *Le Voyage d'hiver & ses suites*.
 Catherine Perret, *L'Enseignement de la torture. Réflexions sur Jean Améry*.
 Michelle Perrot, *Histoire de chambres*.
 Michelle Perrot, *George Sand à Nohant. Une maison d'artiste*.
 J.-B. Pontalis, *La Force d'attraction*.
 Jean Pouillon, *Le Cru et le Su*.
 Jérôme Prieur, *Roman noir*.
 Jérôme Prieur, *Rendez-vous dans une autre vie*.
 Jérôme Prieur, *La Moustache du soldat inconnu*.
 Jacques Rancière, *Courts Voyages au pays du peuple*.
 Jacques Rancière, *Les Noms de l'histoire. Essai de poétique du savoir*.
 Jacques Rancière, *La Fable cinématographique*.
 Jacques Rancière, *Chroniques des temps consensuels*.
 Jacques Rancière, *Les Bords de la fiction*.
 Jean-Michel Rey, *Paul Valéry. L'aventure d'une œuvre*.
 Jacqueline Risset, *Puissances du sommeil*.
 Jean-Loup Rivière, *Le Monde en détails*.
 Denis Roche, *Dans la maison du Sphinx. Essais sur la matière littéraire*.
 Olivier Rolin, *Suite à l'hôtel Crystal*.
 Olivier Rolin & Cie, *Rooms*.
 Charles Rosen, *Aux confins du sens. Propos sur la musique*.
 Israel Rosenfield, « *La Mégalomanie* » de Freud.
 Pierre Rosenstiehl, *Le Labyrinthe des jours ordinaires*.
 Paul-André Rosental, *Destins de l'eugénisme*.
 Jacques Roubaud, *Poétique. Remarques. Poésie, mémoire, nombre, temps, rythme, contrainte, forme, etc.*
 Jacques Roubaud, *Peut-être ou La Nuit de dimanche (brouillon de prose). Autobiographie romanesque*.
 Jean-Frédéric Schaub, *Oroonoko, prince et esclave. Roman colonial de l'incertitude*.
 Jean-Frédéric Schaub, *Pour une histoire politique de la race*.
 Francis Schmidt, *La Pensée du Temple. De Jérusalem à Qoumrân*.
 Jean-Claude Schmitt, *La Conversion d'Hermann le Juif. Autobiographie, histoire et fiction*.
 Michel Schneider, *La Tombée du jour. Schumann*.
 Michel Schneider, *Baudelaire. Les années profondes*.
 Jean Schwœbel, *La Presse, le pouvoir et l'argent*, préface de Paul Ricœur, avant-propos d'Edwy Plenel.
 David Shulman, Velcheru Narayana Rao et Sanjay Subrahmanyam, *Textures du temps. Écrire l'histoire en Inde*.

David Shulman, *Tá'yush. Journal d'un combat pour la paix. Israël-Palestine, 2002-2005.*

Jean Starobinski, *Action et réaction. Vie et aventures d'un couple.*

Jean Starobinski, *Les Enchanteresses.*

Jean Starobinski, *L'Encre de la mélancolie.*

Anne-Lise Stern, *Le Savoir-déporté. Camps, histoire, psychanalyse.*

Antonio Tabucchi, *Les Trois Derniers Jours de Fernando Pessoa. Un délire.*

Antonio Tabucchi, *La Nostalgie, l'Automobile et l'Infini. Lectures de Pessoa.*

Antonio Tabucchi, *Autobiographies d'autrui. Poétiques a posteriori.*

Emmanuel Terray, *La Politique dans la caverne.*

Emmanuel Terray, *Une passion allemande. Luther, Kant, Schiller, Hölderlin, Kleist.*

Emmanuel Terray, *Mes anges gardiens, précédé d'Emmanuel Terray l'insurgé, par Françoise Héritier.*

Camille de Toledo, *Le Hêtre et le Bouleau. Essai sur la tristesse européenne, suivi de L'Utopie linguistique ou La pédagogie du vertige.*

Camille de Toledo, *Vies potentielles.*

Camille de Toledo, *Oublier, trahir, puis disparaître.*

Peter Trawny, *Heidegger. Une introduction critique.*

César Vallejo, *Poèmes humains et Espagne, écarte de moi ce calice.*

Jean-Pierre Vernant, *Mythe et religion en Grèce ancienne.*

Jean-Pierre Vernant, *Entre mythe et politique I.*

Jean-Pierre Vernant, *L'Univers, les Dieux, les Hommes. Récits grecs des origines.*

Jean-Pierre Vernant, *La Traversée des frontières. Entre mythe et politique II.*

Ida Vitale, *Ni plus ni moins.*

Nathan Wachtel, *Dieux et vampires. Retour à Chipaya.*

Nathan Wachtel, *La Foi du souvenir. Labyrinthes marranes.*

Nathan Wachtel, *La Logique des bûchers.*

Nathan Wachtel, *Mémoires marranes. Itinéraires dans le sertão du Nordeste brésilien.*

Catherine Weinberger-Thomas, *Cendres d'immortalité. La crémation des veuves en Inde.*

Natalie Zemon Davis, *Juive, catholique, protestante. Trois femmes en marge au XVII^e siècle.*



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
 IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
 DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2019. N° 140124 (000000)
 IMPRIMÉ EN FRANCE